

LA PRIÈRE D'ESTHER

ELISABETH DE FONTENAY

LA PRIÈRE D'ESTHER

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-112671-6

© ÉDITIONS DU SEUIL, OCTOBRE 2014

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Stéphane Bou

« Mais, habitué dès mon enfance à prêter,
même à ce qui est muet, le langage des
classiques... »

Marcel Proust

I

Ma mère loi

J'aime immodérément les noms, tous les noms. Les noms propres, évidemment, et peu de choses me touchent plus que ce chapitre, dans *Du côté de chez Swann*, intitulé « Noms de pays ». J'ai porté au nom de ma mère, *Hornstein*, une sorte d'adoration dès que je sus et osai prononcer à l'allemande ces deux rebondissantes syllabes dont la première s'aspire vaillamment – comme cela ne peut se faire en français – et la seconde doit être grassement diphtonguée. Et j'aimais encore plus son prénom, *Nessia*. Ce prénom et ce nom auront été terreur d'histoire et promesse de philosophie.

J'ai reporté cette hantise sur des noms de personnages, d'auteurs, et sur celui d'une actrice. Ils se sont enlacés pour former le temps présent et mouvant où sont venus trouver place une pièce de Racine, des traductions de la Bible, la carrière de la grande Rachel, *La Recherche* de Proust. Ce n'est pas pour démêler ces liens mais pour en resserrer les nœuds qu'il m'a fallu parcourir à l'envers l'*Itinéraire* de Chateaubriand, partir de Jérusalem, passer par Alexandrie, parvenir à Versailles et à

Port-Royal des Champs et terminer ce trajet dans le Paris du XIX^e siècle, sur un boulevard Haussmann que prolonge le Grand-Hôtel de Balbec. Mais un détour par une nouvelle case de mon jeu de l'oie aura imposé, au milieu du chemin, une étape imprévue : la Comédie-Française et l'Abbaye-aux-Bois.

Au cours de cette aventure, les noms de Proust, Rachel, Esther et Racine se sont mêlés et confrontés. Il ne faudrait pas s'attendre toutefois à ce que la cartographie d'un cheminement littéraire implique que ces choses pleines de larmes et de sourires, de traductions et de trahisons soient certifiées par l'assignation de leur origine temporelle. Car si le délicieux, le douloureux plaisir du texte n'ignore pas les frontières entre les genres littéraires et la différence des siècles, c'est pour mieux s'en jouer : il souffle où il veut et il naît, si ça lui chante, dans une tragédie de Racine.

II

La prière de Racine

*Ô mon souverain Roi !
Me voici donc tremblante et seule devant toi.
Mon père mille fois m'a dit dans mon enfance
Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,
Quand, pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
Il plut à ton amour de choisir nos aïeux.
Même tu leur promis de ta bouche sacrée
Une postérité d'éternelle durée.
Hélas ! ce peuple ingrat a méprisé ta loi.
La nation chérie a violé sa foi.
Elle a répudié son époux et son père,
Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère.
Maintenant elle sert sous un maître étranger.
Mais c'est peu d'être esclave, on la veut égorger.
Nos superbes vainqueurs insultant à nos larmes,
Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes,
Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel
Abolisse ton nom, ton peuple, et ton autel.
Ainsi donc un perfide, après tant de miracles,
Pourrait anéantir la foi de tes oracles ?
Ravirait aux mortels le plus cher de tes dons,
Le saint que tu promets et que nous attendons ?*

*Non, non, ne souffre pas que ces peuples farouches,
Ivres de notre sang, ferment les seules bouches
Qui dans tout l'univers célèbrent tes bienfaits,
Et confonds tous ces dieux qui ne furent jamais.
Pour moi, que tu retiens parmi ces infidèles,
Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles,
Et que je mets au rang des profanations
Leur table, leurs festins, et leurs libations ;
Que même cette pompe où je suis condamnée,
Ce bandeau dont il faut que je paraisse ornée
Dans ces jours solennels à l'orgueil dédiés,
Seule, et dans le secret, je le foule à mes pieds ;
Qu'à ces vains ornements je préfère la cendre,
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.
J'attendais le moment marqué dans ton arrêt,
Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt.
Ce moment est venu. Ma prompte obéissance
Va d'un roi redoutable affronter la présence.
C'est pour toi que je marche. Accompagne mes pas
Devant ce fier lion qui ne te connaît pas.
Commande en me voyant que son courroux s'apaise,
Et prête à mes discours un charme qui lui plaise.
Les orages, les vents, les cieux te sont soumis.
Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis.*

III

Le savoir par cœur

J'ai commencé *in media res*, au milieu des choses, et cela d'autant plus sûrement que je m'imaginai parfois avoir atteint le fondement, comme si c'était en tel lieu historique ou textuel, dans telle scène inaugurale que j'avais puisé l'autorité de raconter des bribes d'histoire et d'y réfléchir. Ici même, en ce moment où je me mets à écrire sur ce qui m'habite depuis l'âge de raison, je ne puis dire si c'est l'expérience d'enfant que fut pour moi la lecture de l'*Esther* de Racine qui m'anime, ou la découverte d'un épisode saillant dans la vie de l'actrice Rachel, ou la relecture du Proust de *La Recherche*, ou encore l'assassinat, laissé dans le silence par une mère plus que marrane, de sa famille par les nazis. Plutôt que de répondre, il me faut creuser jusqu'à ces quatre souches qui mêlent intimement leurs intrigues.

L'évidence selon laquelle « entre les générations passées et la nôtre existe un rendez-vous mystérieux » accompagne cette pérégrination souterraine. De Walter Benjamin, j'ai retenu encore ceci : « Une image dialectique est ce en quoi l'Autrefois rencontre le Maintenant, dans un éclair, pour former une

constellation. » Ainsi en est-il des fulgurations qui, sans qu'on prenne le temps de crier gare, mettent en présence des événements historiques, des œuvres et nos pauvres vies.

Le seul souvenir dont je puisse sans doute me prévaloir et déclarer qu'il est proprement mien, c'est cette prière d'Esther à la quatrième scène du premier acte de la pièce écrite par Racine pour les demoiselles de Saint-Cyr. À peine l'avais-je lue que je la sus *par cœur* au point de ne plus pouvoir l'oublier, et de me la réciter à chaque moment décisif de mon existence. Ce qui me surprend d'autant plus que Dieu ne m'a jamais rien dit. Or, je prononçais cette supplique et je priais en mon nom dans la langue à la fois biblique, grecque et racinienne où respirait à pleins poumons une petite âme au sang mêlé. Au bout du compte, je me sens fière de ce que m'a légué cette enfant de nescience, tourmentée à son insu par le pressentiment d'un passé impensable. Car, à partir d'une subite rencontre avec ces vers-là de Racine, commença le travail jamais interrompu par lequel j'aurai fait en sorte que l'ambiguïté des pensées ne brouille jamais la clarté des engagements. Elle permit que je pratique, aussitôt que possible, cette « suprême convenance » qu'évoque le jeune Proust quand il écrit à Robert de Montesquiou qu'il préfère lui dire tout de suite que sa mère est juive et que, par conséquent, des propos antisémites ne sauraient recevoir de sa part le moindre accueil.

Ma propre mère, bien que plutôt scientifique, ne jurait que par les poèmes français qu'on lui avait enseignés à l'école de la République et qu'elle

connaissait de mémoire. Elle était impitoyable avec les fautes de langue, avec les maladroites de style. Quand elle m'entendit, fière comme Artaban, réciter par cœur la prière d'Esther et le songe d'Athalie, c'est tout juste si je ne crus entendre Athalie elle-même : *Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi, / Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi. / Je te plains de tomber dans ses mains redoutables, / Ma fille.* Sauf que, pour ma mère, « le cruel Dieu des Juifs », c'eût été en l'occurrence la sublime langue française qui vous enchaîne par la syntaxe et vous libère par la littérature. Cette francité juive la ravissait, comme elle avait ravi la mère de Proust mais qui, elle, n'était pas née à Odessa.

Cette reine Esther que je tenais de Racine, de lui seul et pas du tout des cours d'« instruction religieuse », je l'admirais et je m'identifiais à elle, bien que quelque chose me chuchotât que sa victoire avait été un peu trop facile, que cette histoire manquait de sacrifice héroïque. Et puis Esther avait une rivale dans mon cœur, la sainte patronne qui me fut donnée par mon baptême, Elisabeth, fille du roi de Hongrie, épouse du landgrave de Thuringe. Cette contemporaine de François d'Assise ne pensait, au cœur de sa gloire, qu'à secourir les pauvres. Un jour, son époux la rencontra dans la campagne et lui demanda ce qu'elle portait dans son tablier qu'elle tenait refermé. Elle lui répondit que c'était des roses, alors que c'était du pain. Et quand elle découvrit ce qu'elle soustrayait aux regards, un minuscule miracle de la transsubstantiation avait eu lieu, qui avait remplacé le pain par des roses.

« Du pain et des roses » : cela même, mais je ne le savais pas encore, que, dans leurs manifestations, réclameraient des femmes de l'industrie textile, au début du XIX^e siècle, aux États-Unis ! J'oscillais donc entre mes deux déesses lares : l'une, la reine Esther, trop glorieuse, trop singulière, trop justicière mais vengeant un peuple humilié par l'exil et le sauvant de l'extermination ; l'autre, la reine Elisabeth de Hongrie, rachetant par son humilité une naissance et un mariage princiers, et que la mort de son époux partant pour la croisade avait condamnée à l'exil et à la misère jusqu'à ce qu'elle s'éteignît à l'âge de vingt-quatre ans.

IV

Un conte des mille et une nuits

Puis j'ai découvert la source de Racine, l'Esther de la Bible... Combien de fois ne l'ai-je pas lu, ce *Livre d'Esther*, où le vin et le sang coulent à flots : dans l'émerveillement que suscite cette histoire terrible qui se termine bien, dans la tristesse aussi, et le malaise qu'inspire le massacre final. Maintenant, je le relis dans la traduction de sa version hébraïque par la Bible de Jérusalem.

Il date approximativement du IV^e siècle avant l'ère chrétienne, et on ne l'a pas trouvé sur le site des grottes de Qumran dans lesquelles on a découvert, entre 1947 et 1956, les plus anciens manuscrits hébraïques actuellement répertoriés, les *manuscrits de la mer Morte*. C'est le dernier livre de la Bible hébraïque à avoir été inséré dans le canon et, faut-il ajouter, aucune chronique, aucun témoignage n'avérant l'histoire racontée, la plupart des érudits ont jugé douteuse l'historicité d'un récit dramatique qui tient beaucoup du conte persan, ne serait-ce que par les noms de ses personnages : le nom hébraïque de l'héroïne est Hadassa mais celui d'Esther peut venir de Vashti, la déesse du printemps des mythes babyloniens.

Quatre personnages principaux. Du côté des exilés, descendants des Juifs déportés par Nabuchodonosor au moment de la destruction du premier Temple, on trouve un homme avisé et pieux, nommé Mardochée, une belle jeune fille, Esther, sa parente dont il est le tuteur et qu'en proxénète, ou en prophète, il confie au harem royal. De l'autre côté, le puissant roi des cent vingt-sept provinces de l'Empire perse, qui s'éprend passionnément d'Esther, jusqu'à en faire son épouse et à lui accorder, au cas où elle le lui demanderait, la moitié de son royaume. Enfin, entre eux deux, un grand vizir redoutable, Haman.

Tels sont les héros d'un drame qui trouve son origine dans l'outrage que Mardochée a fait subir à Haman en refusant de « s'agenouiller et de se prosterner » devant lui alors que le protocole établi par le roi l'y oblige. Haman persuade le roi de punir cet affront en envoyant dans toutes les provinces l'ordre d'« exterminer, tuer, anéantir tous les Juifs jeunes et vieux, femmes et enfants en un seul jour, le 13 du douzième mois ». Aussi Mardochée demande-t-il à Esther de braver, au risque de sa vie, l'interdiction de se présenter devant le roi sans y avoir été conviée. « Ne t'imagines pas qu'étant dans le palais à la différence de tous les Juifs, tu en réchapperas. Car si, en cette occasion, tu persistes à te taire, soulagement et délivrance surgiront pour les Juifs d'un autre endroit, tandis que toi et ta famille vous serez anéantis. Or, qui sait si ce n'était pas pour une occasion comme celle-ci que tu es arrivée à la royauté ? » Entre-temps, le roi, qui lors d'une insomnie s'est fait lire les annales royales, découvre que



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ

IMPRESSION : CORLET S.A. À CONDÉ-SUR-NOIREAU

DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2014 N° 104347 (00000)

Imprimé en France